

ianisphère

UTOPIE ANARCHIQUE

UTOPIE : ÷Rêve non réalisé, mais non pas irréalisable.øø

ANARCHIE : ÷Absence de gouvernement.øø

Les révolutions sont des conservations.

(P. J. PROUDHON)

Il nøy a de vraies révolutions que les révolutions dœdées.

(JOUFFROY¹)

Faisons des mœ urs et ne faisons plus de lois.

(EMILE DE GIRARDIN²)

Réglez vos paroles et vos actions comme devant être jugées par la loi de la liberté..... Tenez-vous donc fermes dans la liberté à lœgard de laquelle le Christ vous a affranchis et ne vous soumettez plus au joug de la servitude.

Car nous nœavons pas à combattre contre le SANG et la CHAIR, mais contre les ÷principautésøø contre les ÷puissancesøø contre les ÷seigneurs du mondeøø gouverneurs des ténèbres de ce siècle.

(Lœpôte SAINT-PAUL)³

Qu'est-ce que ce Livre !

Ce livre n'est point une œuvre littéraire, c'est une œuvre *infernale*, le cri d'un esclave rebelle.

Comme le mousse de la *Salamandre*⁴, ne pouvant, dans ma faiblesse individuelle, terrasser tout ce qui, sur le navire de l'ordre légal, me domine et me maltraite, — quand ma journée est faite dans l'atelier, quand mon quart est fini sur le pont, je descends nuitamment à fond de cale, je prends possession de mon coin solitaire ; et, là, des dents et des ongles, comme un rat dans l'ombre, je gratte et je rongé les parois vermoulues de la vieille société. Le jour, j'utilise encore mes heures de chômage, je m'arme d'une plume comme d'une vrille, je la trempe dans le fiel en guise de graisse, et, petit à petit, j'ouvre une voie chaque jour plus grande au flot novateur, je

¹ Représentant de la philosophie éclectique, Théodore Jouffroy (1796-1842), universitaire persécuté par la Restauration, est député sous la Monarchie de Juillet.

² En 1836, Émile de Girardin (1802-1884) créa *La Presse*, le premier quotidien à bon marché et grand tirage — par là attirant les annonceurs et pouvant vivre de la publicité. Une polémique à propos du financement de sa publication lui vaut de tuer en duel Armand Carrel, directeur du *National*, organe de la bourgeoisie libérale républicaine. Député, il démissionne à la veille de la révolution de Février 48, qu'il a pressentie. Le 25 juin 48, le général Cavaignac le fait arrêter comme sympathisant avec les ouvriers insurgés. En 1849, Girardin se déclare socialiste, ouvrant son journal aux questions ouvrières, d'où son élection comme député montagnard en juin 1850. Son machisme à la Proudhon lui vaut une lettre critique de Pauline Roland, emprisonnée alors comme déléguée de l'*Union des Associations ouvrières* (voir le numéro 5 du *Libertaire*). Obligé un moment de s'exiler à la suite du coup d'état du 2 décembre 1851, des relations personnelles avec Napoléon III lui permettent de rentrer en France sans difficulté. Girardin poursuivra durant l'Empire et la IIIème République sa carrière de patron de presse et de publiciste.

³ Citations libres de deux passages des Epîtres de Paul : *Aux Galates*, V-1, et *Aux Ephésiens*, VI-12.

⁴ Allusion à un épisode du roman d'aventure maritime d'Eugène Sue, *La Salamandre* (1832). Précision due à Antoine Sausverd.

ilisation. Moi, infime prolétaire, à qui l'équipage, horde
oplice de la misère aggravée des brutalités de l'exil ou de
la prison, j'entrevois l'abîme sous les pieds de mes meurtriers, et je passe le baume de la
vengeance sur mes cicatrices toujours saignantes. J'ai l'œil sur mes maîtres. Je sais que chaque jour
me rapproche du but ; qu'un formidable cri — le sinistre *sauve qui peut !* — va bientôt retentir au
plus fort de leur joyeuse ivresse. *Rat-de-cave*, je prépare leur naufrage ; ce naufrage peut seul mettre
fin à mes maux comme aux maux de mes semblables. Vienne la révolution, les souffreteux n'ont-
ils pas, pour biscuit, des idées en réserve, et, pour planche de salut, le socialisme !

Ce livre n'est point écrit avec de l'encre ; ses pages ne sont point des feuilles de papier.

Ce livre, c'est de l'acier tourné en in-8° et chargé de fulminate d'idées. C'est un projectile
autoricide que je jette à mille exemplaires sur le pavé des civilisés⁵. Puissent ses éclats voler au loin
et trouser mortellement les rangs des préjugés. Puisse la vieille société en craquer jusque dans ses
fondements.

Privilégiés ! — pour qui a semé l'esclavage, l'heure est venue de récolter la rébellion. Il n'est
pas un travailleur qui, sous les lambris de sa cervelle, ne confectionne clandestinement quelques
pensées de destruction. Vous avez, vous, la baïonnette et le Code pénal, le catéchisme et la
guillotine ; nous avons, nous, la barricade et l'utopie, le sarcasme et la bombe. Vous, vous êtes la
compression ; nous, nous sommes la mine : une étincelle peut vous faire sauter !⁶

C'est qu'aujourd'hui, sachez-le, sous leur carcan de fer, sous leur superficielle torpeur, les
multitudes sont composées de grains de poudre ; les fibres des penseurs en sont les capsules.
Aussi, n'est-ce pas sans danger qu'on écrase la liberté sur le front des sombres foules. Imprudents
réacteurs ! — Dieu est Dieu, dites-vous. Oui, mais Satan est Satan !... Les élus du veau-d'or sont
peu nombreux, et l'enfer regorge de damnés. Aristocrates, il ne faut pas jouer avec le feu, le feu
de l'enfer, entendez-vous !...

Ce livre n'est point un écrit, c'est un acte. Il n'a pas été tracé par la main gantée d'un
fantaisiste ; il est pétri avec du cœur et de la logique, avec du sang et de la fièvre. C'est un cri
d'insurrection, un coup de tocsin tinté avec le marteau de l'idée à l'oreille des passions populaires.
C'est de plus un chant de victoire, une salve triomphale, la proclamation de la souveraineté
individuelle, l'avènement de l'universelle liberté ; c'est l'amnistie pleine et entière des peines
autoritaires du passé par décret anarchique de l'humanitaire Avenir.

Ce livre, c'est de la haine, c'est de l'amour !...

⁵ Un millier semble avoir été le tirage constant du *Libertaire* : « ... et aussitôt le voilà sur ses jambes, tirant à
mille exemplaires, avant comme après l'oraison funèbre » (Editorial du 26^{ème} et avant-dernier numéro du
journal, *Le Comment*).

⁶ Ce passage était coupé dans l'édition des *Temps Nouveaux* de 1899, ainsi que trois autres du même
tonneau et que le rajout *Les Extrêmes* en son entier. Cette édition était par ailleurs fautive en de nombreux
endroits.

Dans une note introductive non signée — mais que Max Nettlau attribue à Elisée Reclus (*Introduction* à
l'édition espagnole de 1927, p. 11) —, les éditeurs se justifiaient ainsi de cette autocensure :

« Le temps ne nous paraît pas encore être venu de publier *L'Humanisphère* dans son entier. L'édition
actuelle présentera quelques omissions, pour la raison très simple que certains passages risqueraient d'être
faussement interprétés ; sans parler de ceux qui lisent avec le parti-pris de trouver dans les ouvrages le mal
qu'ils y cherchent, tous les lecteurs n'ont pas cette belle philosophie qui permet de comprendre de très
haut la pensée d'autrui, tout en gardant la sérénité de la sienne. Un jour viendra où l'œuvre de Déjacque
sera librement publiée jusqu'à la dernière ligne. »

Il est vrai que l'on était à l'époque des "lois scélérates" de décembre 1893 et juillet 1894, réprimant
sévèrement « des formes nouvelles de délinquance », c'est à dire « la propagande par le fait » et les attentats
anarchistes.

REFACE

Connais-toi toi même.

La science sociale procède par inductions et par déductions, par analogie. C'est par une série de comparaisons qu'elle arrive à la combinaison de la vérité.

Je procéderai donc par analogie.

Je tâcherai d'être laconique. Les gros volumes ne sont pas ceux qui en disent le plus. De préférence aux longues dissertations, aux pédagogies classiques, j'emploierai la phrase imagée, elle a l'avantage de pouvoir dire beaucoup en peu de mots.

Je suis loin d'avoir la science infuse. J'ai lu un peu, observé davantage, médité beaucoup. Je suis, je crois, malgré mon ignorance dans un des milieux les plus favorables pour résumer les besoins de l'humanité. J'ai toutes les passions bien que je ne puisse les satisfaire, celle de l'amour et celle de la haine, la passion de l'extrême luxe et celle de l'extrême simplicité. Je comprends tous les appétits, ceux du cœur et du ventre, ceux de la chair et de l'esprit. J'ai du goût pour le pain blanc et même aussi pour le pain noir, pour les discussions orageuses et aussi pour les douces causeries. Toutes les soifs physiques et morales je les connais, j'ai l'intuition de toutes les ivresses ; tout ce qui surexcite ou qui calme a pour moi des séductions : le café et la poésie, le champagne et l'art, le vin et le tabac, le miel et le lait, les spectacles, le tumulte et les lumières, l'ombre, la solitude et l'eau pure. J'aime le travail, les forts labours ; j'aime aussi les loisirs, les molles paresse. Je pourrais vivre de peu et me trouver riche, consommer énormément et me trouver pauvre. J'ai regardé par le trou de la serrure dans la vie privée de l'opulence, je connais ses serres-chaudes et ses salons somptueux ; et je connais aussi par expérience le froid et la misère. J'ai eu des indigestions et j'ai eu faim. J'ai mille caprices et pas une jouissance. Je suis susceptible de commettre parfois ce que l'argot des civilisés flétrit du nom de vertu, et le plus souvent encore ce qu'il honore du nom de crime. Je suis l'homme le plus vide de préjugés et le plus rempli de passions que je connaisse ; assez orgueilleux pour n'être point vaniteux, et trop fier pour être hypocritement modeste. Je n'ai qu'un visage, mais ce visage est mobile comme la physionomie de l'onde ; au moindre souffle, il passe d'une expression à une autre, du calme à l'orage et de la colère à l'attendrissement. C'est pourquoi, passionnalité multiple, j'espère traiter avec quelque chance de succès de la société humaine, attendu que pour en bien traiter cela dépend autant de la connaissance qu'on a des passions de soi-même, que de la connaissance qu'on a des passions des autres.

Le monde de l'anarchie n'est pas de mon invention, certes, pas plus qu'il n'est de l'invention de Proudhon, ni de Pierre, ni de Jean. Chacun en particulier n'invente rien. Les inventions sont le résultat d'observations collectives ; c'est l'explication d'un phénomène, une égratignure faite au colosse de l'inconnu, mais c'est l'œuvre de tous les hommes et de toutes les générations d'hommes liés ensemble par une indissoluble solidarité. Or, s'il y a invention, j'ai droit tout au plus à un brevet de perfectionnement. Je serais médiocrement flatté que de mauvais plaisants voulussent m'appliquer sur la face le titre de chef d'école. Je comprends qu'on expose des idées se rapprochant ou s'éloignant plus ou moins des idées connues. Mais ce que je ne comprends pas c'est qu'il y ait des hommes pour les accepter servilement, pour se faire les adeptes quand même du premier venu, pour se modeler sur ses manières de voir, le singer dans ses moindres détails et endosser, comme un soldat ou un laquais, son uniforme ou sa livrée. Tout au moins ajustez-les à votre taille ; rognez-les ou élargissez-les, mais ne les portez pas tels quels, avec des manches trop courtes ou des pans trop longs. Autrement ce n'est pas faire preuve d'intelligence, c'est peu digne d'un homme qui sent et qui pense, et puis c'est ridicule.

L'autorité aligne les hommes sous ses drapeaux par la discipline, elle les y enchaîne par le code de l'orthodoxie militaire, l'obéissance passive ; sa voix impérieuse commande le silence et

se fixité. La Liberté rallie les hommes à sa bannière par la pas sur la même ligne. Chacun se range où il lui plaît et se meurt comme il l'entend. La Liberté enrégimente pas les hommes sous la plume d'un chef de secte : elle les initie au mouvement des idées et leur inculque le sentiment de l'indépendance active. L'autorité, c'est l'unité dans l'uniformité. La Liberté, c'est l'unité dans la diversité. L'axe de l'autorité, c'est la knout-archie. L'anarchie est l'axe de la liberté.

Pour moi, il s'agit bien moins de faire des disciples que de faire des hommes, et l'on n'est homme qu'à la condition d'être soi. Incorporons-nous les idées des autres et incarnons nos idées dans les autres ; mêlons nos pensées, rien de mieux ; mais faisons de ce mélange une conception désormais nôtre. Soyons une œuvre originale et non une copie. L'esclave se modèle sur le maître, il imite. L'homme libre ne produit que son type, il crée.

Mon plan est de faire un tableau de la société telle que la société m'apparaît dans l'avenir : la liberté individuelle se mouvant anarchiquement dans la communauté sociale et produisant l'harmonie.

Je n'ai nullement la prétention d'imposer mon opinion aux autres. Je ne descends pas du nuageux Sinaï. Je ne marche pas escorté d'éclairs et de tonnerres. Je ne suis pas envoyé par l'autocrate de tous les univers pour révéler sa parole à ses très-humbles sujets et publier l'oukase impérial de ses commandements. J'habite les gouffres de la société ; j'y ai puisé des pensées révolutionnaires, et je les épanche au dehors en déchirant les ténèbres. Je suis un chercheur de vérités, un coureur de progrès, un rêveur de lumières. Je soupire après le bonheur et j'en évoque l'idéal. Si cet idéal vous sourit, faites comme moi, aimez-le. Si vous lui trouvez des imperfections, corrigez-les. S'il vous déplaît ainsi, créez-vous en un autre. Je ne suis pas exclusif, et j'abandonnerai volontiers le mien pour le vôtre, si le vôtre me semble plus parfait. Seulement, je ne vois que deux grandes figures possibles ; on peut en modifier l'expression, il n'y a pas à en changer les traits : c'est la liberté absolue ou l'autorité absolue. Moi, j'ai choisi la liberté. L'autorité, on l'a vue à l'œuvre, et ses œuvres la condamnent. C'est une vieille prostituée qui n'a jamais enseigné que la dépravation et n'a jamais engendré que la mort. La liberté ne s'est encore fait connaître que par son timide sourire. C'est une vierge que le baiser de l'humanité n'a pas encore fécondée ; mais, que l'homme se laisse séduire par ses charmes, qu'il lui donne tout son amour, et elle enfantera bientôt des générations dignes du grand nom qu'elle porte.

Infirmer l'autorité et critiquer ses actes ne suffit pas. Une négation, pour être absolue, a besoin de se compléter d'une affirmation. C'est pourquoi j'affirme la liberté, pourquoi j'en déduis les conséquences.

Je m'adresse surtout aux prolétaires, et les prolétaires sont pour la plupart encore plus ignorants que moi ; aussi, avant d'en arriver à faire l'exposé de l'ordre anarchique[,] peinture qui sera pour ce livre le dernier coup de plume de l'auteur, il est nécessaire d'esquisser l'histoire de l'Humanité. Je suivrai donc sa marche à travers les âges dans le passé et dans le présent et je l'accompagnerai jusque dans l'avenir.

Dans cette esquisse j'ai à reproduire un sujet touché de main de maître par un grand artiste en poésie. Je n'ai pas son travail sous la main ; et l'eusse-je, je relis rarement un livre, je n'en ai guère le loisir ni le courage. Ma mémoire est toute ma bibliothèque, et ma bibliothèque est souvent bien en désordre. S'il [m'échappais] des réminiscences, s'il m'arrivait de puiser dans mes souvenirs, croyant puiser dans mon propre fonds, je déclare du moins que ce serait sans le savoir et sans le vouloir. J'ai en horreur les plagiaires. Toutefois, je suis aussi de l'avis d'Alfred de Musset, je puis penser ce qu'un autre a pensé avant moi. Je désirerais une chose, c'est que ceux qui n'ont pas lu le livre d'Eugène Pelletan, *Le Monde marche*⁷, voulussent bien le lire avant de continuer la lecture du mien. L'œuvre du brillant écrivain est tout un musée du règne de l'humanité jusqu'à nos jours, magnifiques pages qu'il est toujours bon de connaître, et qui seront

⁷ Eugène Pelletan (1813-1884), journaliste et publiciste républicain, auteur de *Lettres à Lamartine - Le monde marche* (1857). Il avait violemment pris à parti les insurgés de Juin 48. Il fera partie du gouvernement de la Défense nationale en 1870.

accoudé devant mon ouvrage, non seulement pour
pour aider à en comprendre les ombres et les clairs.
Et maintenant, lecteur, si tu veux faire route avec moi, fais provision d'intelligence, et en
marche !

Question géologique

Si on leur dit (aux civilisés) que notre tourbillon d'environ deux cents comètes et planètes est l'image d'une abeille occupant une alvéole dans la ruche ; que les autres étoiles fixes, entourées chacune d'un tourbillon, figurent d'autres planètes, et que l'ensemble de ce vaste univers n'est compté à son tour que pour une abeille dans une ruche formée d'environ cent mille univers sidéraux, dont l'ensemble est un BINIVERS, qu'ensuite viennent les TRINIVERS formés de plusieurs milliers de binivers et ainsi de suite ; enfin, que chacun de ces univers, binivers, trinivers est une créature ayant comme nous son âme, ses phases de jeunesse et de vieillesse, mort et naissance : ils ne laisseront pas achever ce sujet, ils crieront à la démence, aux rêveries gigantesques ; et pourtant ils posent en principe l'analogie universelle !

(CH. FOURIER ⁸)

On connaît la physionomie de la Terre, sa conformation externe. Le crayon, le pinceau, la plume en ont retracé les traits. Les toiles des artistes et les livres des poètes l'ont prise à son berceau et nous l'ont fait voir enveloppée d'abord des langes de l'inondation, toute molle encore et avec la teigne des premiers jours ; puis se raffermissant et se couvrant d'une chevelure végétative, animant ses sites, s'embellissant au fur et à mesure qu'elle avançait dans la vie.

On connaît aussi sa conformation interne, sa physiologie ; on a fait l'anatomie de ses entrailles. Les fouilles ont mis à nu sa charpente osseuse à laquelle on a donné le nom de minéral ; ses artères où l'eau circule, ses intestins enduits d'une muquosité de feu.

Mais son organisme psychologique, qui s'en est occupé ? Personne. Où est chez elle le siège de la pensée ? Où est placé son cerveau ? On l'ignore. Et cependant les globes, pour être d'une nature différente de la nôtre, n'en sont pas moins des êtres mouvants et pensants. Ce que nous avons pris jusqu'ici pour la surface de la terre, en est-il bien réellement la surface ? Et en la dépouillant, en la scalpant des atmosphères qui l'enveloppent, ne mettons-nous pas à vif sa chair et ses fibres, ne lui entamons-nous pas le cercelet jusqu'à la moelle, ne lui arrachons-nous pas les os avec la peau ?

Qui sait si, pour le globe terrestre qui, lui aussi, est un être animé et dont l'étude zoologique est si loin d'être achevée, qui sait si l'humanité n'est pas la matière de sa cervelle ? Si l'atome humain n'est pas l'animacule de la pensée, la molécule de l'intelligence planétaire fonctionnant sous le vaste crâne de ses cercles atmosphériques ? Connaît-on quelque chose à la nature de ses sens intimes ? Et qu'y aurait-il d'étrange à ce que toutes nos actions sociales, fourmillement de sociétés homonculaires, fussent les idées ou les rêves qui peuplent d'un pôle à l'autre le front du globe ?

Je ne prétends pas résoudre de prime abord la question, l'affirmer ou l'infirmier absolument. Je n'ai certainement pas assez médité sur ce sujet. Seulement, je pose la chose sous forme interrogative, afin de provoquer des recherches, une réponse. Cette réponse peut-être bien la ferais-je moi-même. Il ne me paraît pas sans intérêt de s'occuper de l'organisme intellectuel de

⁸ Même citation de Fourier dans l'ouvrage d'Ernest Coeurderoy, *De la Révolution dans l'Homme et la Société*, Bruxelles, 1852, p. 55.



[Click Here to upgrade to Unlimited Pages and Expanded Features](#)

naissance, pas plus qu'il ne me paraît sans intérêt de
pour qui veut étudier la zoologie des êtres, animaux ou
planètes, la psychologie est inseparable de la physiologie.

Ce prologue terminé, laissons la terre rouler sur son axe et graviter vers son soleil, et occupons-nous du mouvement de l'humanité et de sa gravitation vers le progrès.

(A suivre)

[*Le Liberaire, Journal du Mouvement Social*, 1^{ère} année, n° 1, 9 Juin 1858]